

Les Inrockuptibles

FURY de Marie Quéau

À travers ses clichés troublants, la photographie nous invite à appréhender les multiples vérités des images.

Un livre, une expo. Qui nourrit qui ? Sont-ils aussi dépendants qu'on le croit ? L'expo *Fury* de Marie Quéau s'est tenue toute une partie de l'hiver au BAL, à Paris. On l'écrit au passé car elle sera malheureusement terminée à l'heure où vous lirez ces lignes. C'est bien regrettable, mais surtout cela devrait nous interdire, par principe, de parler de son catalogue. Sauf que le livre n'est en rien le *memorabilia* de l'expo. Il fonctionne plutôt à la façon d'un *moodboard*, ou d'un herbier. L'expo tenait sur peu d'images, le livre, lui, agit par saturation. L'expo se présentait comme des juxtapositions d'espaces, de blocs ; le livre donne à voir une recherche, une exploration, des frottements d'archives, des documents – tous retravaillés par l'artiste – et, au cœur de cela, les photos que prend Marie Quéau, beaucoup plus nombreuses qu'au BAL.

Quand on s'aventure dans le livre, on a d'abord le sentiment de mettre un orteil dans le grand atlas de la catastrophe contemporaine. Mais une catastrophe sur laquelle la photographie pose un regard inédit. Marie Quéau au travail, telle qu'on l'imagine, tient à la fois d'une scaphandrière plongée dans la *fury room* du monde et d'un sismographe qui en mesure chaque tremblement. Et pour la photographie, ce monde, chaque jour plus en furie, se lit d'abord sur les corps. Des corps à deux doigts de chuter, des corps au bord de la crise de nerfs, des corps en feu, des corps cherchant en eux un point de dépassement, des corps en extase, des corps à l'agonie, des corps en danger, des corps défiant la pesanteur, des corps en pleine grâce. Que des états limites.

Ces corps ne se ressemblent plus, mais devant la transformation qui les frappe, qui saurait dire ce qu'ils sont en train de devenir ? Nous-mêmes, devant ce livre, sommes-nous en mesure de désigner ce que nous avons vu ? Le principe même de Marie Quéau, c'est de nous faire croire à une situation familière.



Des détails nous alertent, on croit savoir, on croit tenir un truc, mais dans sa façon de poser une image, de lui donner une présence, de la saturer ou de l'épurer, elle emmène toujours notre regard vers un bord de fiction. Et comme elle prend un savant plaisir à nous retirer les deux ou trois biscuits informatifs sur lesquels on s'appuie, nous voilà bien nu-e : on ne sait plus dire ce que l'on voit. Autant dire qu'on commence à regarder. Dans l'expo comme dans le livre, on tombe systématiquement en arrêt devant un portrait de femme. Un visage en gros plan dans un noir et blanc charbonneux (dans l'expo, on ne voyait que lui ; dans le livre, il est en tout petit). La femme a les yeux mi-clos, si bien qu'on voit d'abord ses taches de rousseur. Elle tient sa tête légèrement penchée sur le côté, et son regard, vu d'en dessous, n'exprime plus rien. Que traverse-t-elle au juste ? Est-ce une teufeuse en pleine montée solitaire ? Une travailleuse au bord de l'agonie ? Une sportive après la performance ? On se gardera bien de demander. L'intérêt, justement, tient dans ce moment où on ne peut plus savoir.

L'I.A. est déjà en train de mettre en branle toute la dialectique du vrai, du faux, de la certitude, de la croyance, du scepticisme. Ce que nous offre

Marie Quéau a quelque chose non seulement d'intense mais de sportif : elle nous entraîne à douter, mais surtout à ouvrir la porte à mille pistes possibles. Parce qu'une image contient trop de vérités pour n'en retenir qu'une seule. L'image a trop de vérités en elle pour être malhonnête. **Philippe Azoury**



Fury de Marie Quéau (Roma Publications/Le BAL), 112 p., 29 €. En librairie.